

**LA LICORNE  
OU  
COMMENT L'« ASPECT PERFECTIF »  
N'A RIEN À VOIR AVEC L'ASPECT**

JEAN DURIN

À vrai dire, c'est gros comme le nez au milieu de la figure, mais nulle part je n'ai trouvé ce fait attesté, repéré, utilisé, instrumentalisé.

Gardons pour le moment un peu de suspense. Et revenons au thème de la licorne, que j'avais évoqué dans un de mes articles déjà ancien (1983) intitulé *Critique de la théorie de l'aspect chez A.V. Bondarko*. Dans cet article, j'avais cité Ju. S. Maslov, qui disait, après avoir énuméré toutes les catégories grammaticales auxquelles on avait pu associer le nom d'*aspect* :

« Au plan de l'expression extérieure, c'est-à-dire des indices morphologiques, on n'observe pas la moindre ressemblance entre toutes les catégories énumérées (même si on laisse de côté les cas discutables). Donc, pour que l'on reconnaisse comme ressortissant à l'aspect telle ou telle catégorie d'une langue ou d'une autre [...], il n'est pas important de savoir par quels moyens formels précis elle s'exprime. La ressemblance entre les oppositions énumérées est, comme on l'a vu plus haut, une ressemblance sémantico-fonctionnelle, une ressemblance interne. Elle existe au plan du contenu » (Maslov, 1962, p. 8).

Conclusion : c'est sur le plan du contenu qu'on pourra se faire une idée claire de l'aspect. Mais, dans le paragraphe suivant, Maslov écrit que « déterminer l'essence de cette ressemblance sémantico-fonctionnelle [...] est une affaire très difficile » et déclare, reprenant de nombreux linguistes, qu'il s'agit dans tous les cas « des différents moyens de représenter le déroulement de l'action [*sposoby predstavlenija protokanija dejstvija*] ».

Cette « définition du contenu » est tellement vague qu'elle n'en est pas une. Aussi, comparant les recherches sur l'aspect à la chasse à la licorne, écrivais-je que les premières sont encore plus difficiles que la seconde : ni le contenu, ni l'expression ne nous sont clairement donnés, alors que pour l'animal fabuleux on a au moins des représentations précises de sa gracieuse allure sur de nombreux tableaux, tapisseries, miniatures, etc.

Les choses ont-elles beaucoup changé depuis Maslov ? Existe-t-il une définition unanimement admise de l'aspect, tant pour ce qui est de son expression que pour ce qui est de son contenu ? Quelqu'un l'a-t-il reconnue, forcée et capturée, cette licorne ? Et pourtant, que de beaux efforts déployés !... J'hésite à énumérer des noms.

Moi aussi, j'ai fait partie des chasseurs, traquant toute piste, fraîche ou ancienne, mettant à profit les exercices de version et de thème d'agrégation pour réfléchir sur tous les indices rencontrés, lisant et relisant les travaux de mes cousins et cousines aspectologues, y faisant souvent de superbes rencontres, y trouvant d'étonnants exemples, quittant de temps en temps les laies parcourues par les slavistes, furetant du côté des anglicistes, des germanistes, cherchant, cherchant... La licorne courait toujours.

Mais petit à petit je construisais mon vaste piège, sans savoir moi-même qu'il était pour elle. Ce piège, c'était une nouvelle approche générale des phénomènes langagiers que j'ai appelée *stéréolinguistique* et qui m'a été surtout inspirée par les travaux du mathématicien et métaphysicien René Thom.

Dans son livre célèbre *Paraboles et catastrophes*, René Thom écrit :

« Toute science est avant tout l'étude d'une phénoménologie. Je m'explique : les phénomènes qui font l'objet d'une discipline scientifique apparaissent comme des accidents de formes définies dans un espace donné que l'on pourrait appeler l'espace substrat de la morphologie étudiée » (Thom, 1983, p. 5).

À un autre endroit du même ouvrage, il écrit encore (p. 146) :

« Selon moi, les structures discrètes ne sont intéressantes que dans la mesure où, d'une façon ou d'une autre, elles peuvent être immergées dans le continu. »

Voilà le problème bien posé : les phénomènes discrets du langage, à quelque niveau qu'on les considère, doivent être immergés dans un continu qu'on appellera leur espace substrat. Jusqu'à présent, ce problème n'avait guère été envisagé. On a toujours eu la tentation de considérer une langue, telle ou telle langue, comme une grande structure déployée dans un espace unique et dont les niveaux

et les types d'articulations demandaient simplement chacun une étude spéciale : phonétique, phonologie, morphologie (au sens étroit du terme), syntaxe ou morpho-syntaxe, intonologie, lexicologie, phraséologie, etc. Dans mes travaux de traduction en particulier, c'est cette notion d'espace unique qui finissait par me poser problème ; la lecture du mathématicien et métaphysicien René Thom m'engageait à y regarder de plus près.

On oppose bien *langue* à *parole*, mais si l'on essaie d'appliquer la notion suggérée par Thom, on arrive vite à l'idée que l'espace substrat de la langue est bien abstrait, et l'espace substrat de la parole bien confus. Quand on essaie d'opposer *langue châtiée* à *langue familière*, on ne sait guère où placer les limites entre elles, et la notion d'espace substrat s'appauvrit et s'effiloche. En outre, chacun commence sans doute à en avoir assez des rugueuses dichotomies !

Et si, pour rendre plus intéressants et plus compréhensibles les papillotements langagiers, on envisageait non pas un ou deux espaces substrats, mais bel et bien quatre ? Idée apparemment saugrenue, et même un peu folle... Ça tombe d'où ? Est-ce que ça ne reviendrait pas à dire que chacun de nous, parlant sa langue maternelle, parle en réalité quatre langues ?

Précisément. C'est la conclusion à laquelle je suis parvenu après des dizaines d'années d'enseignement du russe. Les phénomènes langagiers voient leurs mystères s'éclairer sensiblement s'ils sont envisagés en fonction de quatre espaces substrats différents. Et j'ai proposé un diagramme qui montre l'homme de Léonard de Vinci (et de Manpower à l'occasion !) au centre de quatre sphères qui peuvent assez bien représenter ces quatre espaces substrats (par exemple, dans Durin, 1997, p. 167).

Les quatre espaces substrats que je propose se distinguent les uns des autres en fonction de la plus ou moins grande proximité de ce qui est dit au *corps propre* (au *soma*) de l'émetteur. Quand quelque chose de complètement inattendu vous tombe dessus, votre néocortex n'a guère le temps d'organiser votre comportement, c'est votre corps propre qui se donne à entendre, avec le degré élevé d'émotion correspondant.

Mais ces circonstances sont par définition plus rares que quand vous agissez et réagissez dans votre cadre habituel d'existence, dans votre habitus. Les *scènes* dans lesquelles vous figurez alors ne sont souvent que des *actualisations* de cet habitus et pourraient très bien rester muettes si leur répétition en avait usé les émotions. Seulement, ces émotions existent, petites ou grandes, même dans le

registre quotidien, même en perdant quelques couleurs. Et qui dit émotions dit encore proximité au corps propre.

Ces émotions s'éloignent considérablement quand, au lieu de vivre une scène concrète ou d'en faire la description au téléphone, vous évoquez votre régime de vie quotidien, vos goûts, vos habitudes, vos relations, bref, votre habitus lui-même, qui sous cette forme est une simple construction langagière, un univers de pensée.

Enfin, une grande quantité de discours sont encore plus débranchés de toute réalité concrète, actuelle de l'émetteur : il s'agit des discours de la littérature, de la science, de la philosophie, discours généralement présentés sous forme écrite, ou délivrés oralement au moyen de la forme la plus élaborée de la langue, la plus distanciée du soma du locuteur.

La **sphère Ø** (zéro) représente un espace substrat qui pourrait aussi convenir pour les vocalisations animales de tout ordre si l'on veut s'en tenir aux seules vocalisations. C'est un espace substrat dans lequel le langage humain n'a pas encore trouvé véritablement sa place, un espace substrat qu'on pourrait dire infra-langagier. L'espace y est réduit non seulement aux seules circonstances de lieu dans lesquelles se trouve inscrit l'individu vocalisant considéré à l'instant considéré, mais même à une seule des entités présentes, voire à une seule des propriétés de cette entité. Le temps n'y inclut pas les trois époques *passé, présent, futur*, il se réduit au présent actuel, ponctuel, sortant de l'ordinaire, « dramatique », pourrait-on dire, ou, à la suite de Thom, « catastrophique », de l'instant considéré. Quand je dis « Oh ! » ou « Aïe ! » ou « Merde ! » en glissant sur une peau de banane, toutes les caractéristiques ou propriétés de ces « messages » (qui souvent ne s'adressent en réalité à personne !) se comprennent facilement si je place ceux-ci dans l'espace substrat représenté par la sphère Ø. J'ai appelé les phrases ressortissant à cette sphère des *phrases boulées* ; on peut aussi les appeler des *phrases réactives* ; le mot est plus facile à traduire en russe et dans d'autres langues. J'appelle la situation « peau de banane » une *situation*, tout simplement, en réservant le mot *scène* à l'espace substrat suivant. Exemples de phrases boulées : *Super ! Dingue ! Affreux ! On aura tout vu ! Et ta sœur ! Bingo ! Tu peux toujours courir !* À noter que les phrases boulées, quelle que soit leur apparente complexité lexicale et syntaxique, sont toujours susceptibles d'être remplacées par un cri, un ricanement, un éclat de rire, une mimique faciale muette, une gesticulation, etc., et qu'on doit les considérer comme *non compositionnelles* (non analysables en leurs différents éléments). Dans ces phrases, l'intonation domine large-

ment par rapport à tous les autres éléments. Je signale la prédominance des émotions, du corps propre, avec trois points d'exclamation.

Si la sphère I est associée au singulier, la sphère II au particulier et la sphère III au général, on pourrait dire que la sphère  $\emptyset$  est associée à l'hyper singulier, à ce qui sort complètement des attentes du moment considéré.

La **sphère I** représente un espace substrat concret, actuel, assez vaste et détendu pour que puissent s'y inscrire des *scènes*, sans le caractère d'instantanéité et d'extraordinaire des *situations*. C'est là qu'on entre véritablement dans le domaine du langage à double articulation, celui que parlent toutes les ethnies du monde, alors que les émissions rattachées à la sphère  $\emptyset$  sont à considérer comme infra-linguistiques, voire comme infra-langagières si on prend le terme *langage* au sens strict, ceci nonobstant le fait que les phrases boullées du chinois ne sont pas les phrases boullées du français ! L'espace-temps de la sphère I s'est élargi, le sujet dans son espace a une conscience plus ou moins nette de beaucoup des constituants de la *scène*, et le temps comporte une partie plus ou moins grande de passé immédiat et de futur immédiat. On est sorti de l'espèce d'obnubilation qui peut caractériser l'espace-temps de la toute première sphère, dont le numéro souligne le caractère infra-linguistique. La relative distanciation des énoncés de la sphère I par rapport au soma entraîne le fait que ces énoncés possèdent déjà un trait typique qui les distingue du cri : ils sont compositionnels, articulés au plan segmental comme au plan supra segmental ; on y distingue clairement une partie informative (*rhème*), *toujours à la première place*, et une partie redondante, peu ou pas informative par rapport à ce que donne le contexte de la scène. J'appelle *thème* cette partie si elle est complètement redondante, et je l'appelle *semi-rhème* (ou *semi-thème*) si elle est simplement peu informative, si ce qu'exprime le locuteur est supposé connu du destinataire. La phrase entière sera appelée *phrase jetée*. Exemples de Charles Bally : « *Trois enfants ! j'ai eu* » et « *Un gros cochon ! c'était* » (Bally, 1941, p. 35). Cette ponctuation est la nôtre : les deux points d'exclamation marquent à la fois la fin du rhème et la proximité au corps propre, toujours sensible, de ces énoncés. Autre exemple : « *Cinq fois ! j'ai été braqué* » (dans une conversation où chacun évoque ses mésaventures avec les cambrioleurs, ou dans un tribunal). À noter que dans les « belles-lettres », en français, une forte censure s'exerce contre les *phrases jetées*, ce qui n'est pas le cas en russe.

L'espace substrat de la **sphère II** est celui de l'habitus, ou plutôt celui des discours le concernant. On a donc là affaire à un univers de paroles. Un habitus *se caractérise*, mais ne *se décrit* pas comme on décrirait un objet qu'on a devant les yeux. François Héran écrit, s'appuyant sur les livres *La Distinction* et *Questions de sociologie* de Pierre Bourdieu :

« [...] l'habitus en tant que tel n'est pas accessible à l'observation : on ne peut le saisir, par définition, qu'à travers ses actualisations, lorsqu'une "condition permissive" (la conjoncture, un état du champ, un état du marché, etc.) lui fournit l'occasion de se manifester » (Héran, 1987, p. 401).

C'est pourquoi nous pouvons dire que les énoncés de la sphère II ne *décrivent* pas les procès, mais les *caractérisent*. L'immense majorité des conversations autour de l'habitus ont lieu entre des personnes qui, précisément, *partagent à peu de choses près le même habitus*, vivent dans le même environnement, se comportent plus ou moins de la même façon. Les phrases typiques de la sphère II montrent que les entités dont parlent les interlocuteurs sont connues de tous les deux : point n'est besoin de les introduire dans la conversation au moyen de « phrases d'existence ». Typiquement, on aura : « *Ton oncle, je le connais depuis longtemps !* » ou « *Je le connais depuis longtemps ! ton oncle* », ou encore : « *Le sel, il en faut pas trop ! Il en faut pas trop ! du sel.* » Ces phrases, je les appelle des *phrases clivées* : d'un côté, on a le thème (ou le semi-rhème), de l'autre le rhème, avec le thème représenté par un pronom. La distance entre l'énoncé et le soma est devenue plus sensible, ce qui s'exprime par un ordre des éléments quasi indifférent : thème-rhème ou rhème-thème.

La **sphère III** offre un nouveau type de phrase, le plus répandu dans les textes écrits, la *phrase liée*. La structure de cette phrase, avec son ordre automatisé *thème-rhème*, s'explique essentiellement par le fait qu'elle exprime la distance maximale entre l'énonciateur et son énoncé. Sauf exception, l'investissement somatique y est minimal. Une autre particularité de la phrase liée est qu'elle ne suppose pas *a priori* que l'émetteur et le destinataire ont quelque chose en commun, à part la langue elle-même. La phrase liée semble « dite par personne en particulier » ou « dite par la voix de tous », surtout quand il s'agit effectivement d'un discours qui vise à une audience universelle (*L'air est fait d'azote et d'oxygène*). Dans l'espace substrat de la sphère III, le temps et l'espace sont ouverts sur l'infini. L'absence de point d'exclamation dans la phrase-type signale la « fin des émotions », l'objectivation du discours.

Mais cet exposé est consacré à l'aspect, et il serait temps d'en donner une définition univoque, qui pourrait faire immédiatement l'unanimité.

Contrairement à tout ce qui se dit chez les slavistes et chez la plupart des autres linguistes, je pense qu'il y a non pas deux, mais trois aspects : l'*imminent*, l'*inaccompli* (ou imparfait) et l'*accompli* (ou parfait). En effet, l'aspect étant – c'est communément admis – l'apparence [vid] de l'action, le point de vue sous lequel elle est considérée, on doit tenir pour parfaitement logique le fait de dire que l'action ou bien *va avoir lieu*, ou bien *est en cours*, ou bien *est révolue*. On ne voit guère de quatrième point de vue possible. Les notions d'*aspect inaccompli (lire)* et d'*aspect accompli (avoir lu)* sont déjà bien représentées dans les grammaires traitant du verbe, quelle que soit la langue examinée. L'*aspect imminent* semble être une nouveauté. Pourtant, en français, c'est lui qui est à l'origine d'un temps verbal (je marque d'un astérisque les dénominations traditionnelles des *temps verbaux*) aussi répandu que le \*futur périphrastique *je vais réfléchir, tu vas réfléchir*, équivalent, quoi qu'on dise, du \*futur simple *je réfléchirai, tu réfléchiras*, etc. Le \*futur périphrastique provient d'un imminent du présent *la chaise va tomber* (cf. l'imminent du passé *la chaise allait tomber*), lui-même provenant d'un inaccompli du présent *je vais chercher mon pain* (= *je suis sur le chemin de la boulangerie*) où le verbe *aller* a encore son sens propre. En russe, la forme verbale précédée de *vot-vot* est clairement un imminent, qui fonctionne aussi bien dans l'époque du passé que dans celle du présent et celle du futur.

Donc, voici les trois aspects du verbe :

– l'aspect imminent : *Elle va sauter. Il est sur le point de partir.*

*Je m'apprête à me lever ;*

– l'aspect inaccompli (ou imparfait) : *Elle est en train de lire.*

*Attends, je lace mes souliers ;*

– l'aspect accompli (ou parfait) : *Le jour s'est levé. La fête est finie. Les carottes sont cuites.*

Les *conversations* réelles ou imaginées, orales ou écrites, mettent en œuvre les quatre espaces substrats, y circulent plus ou moins habilement.

Le *système narratif* écrit (si l'on en exclut les dialogues) s'en tient généralement à l'espace substrat représenté par la sphère III et à la phrase liée, mais cela ne l'empêche pas de retrouver la profondeur stéréoscopique que j'ai mise au jour en étudiant les rapports qu'entretiennent le corps propre et le néocortex. Comment y parvient-il donc ?

On a vu que la sphère Ø était celle de l'inattendu, du dramatique, de ce qui sort de l'habitus, de l'habitude, et qui, de ce fait, provoque des émotions fortes, parfois une perte momentanée du contrôle du néocortex sur le comportement, des mouvements précipités de fuite ou de rapprochement, etc. C'est à la sphère Ø, sphère des *situations*, que ressortissent les événements qui s'articulent les uns à la suite des autres pour constituer la ligne essentielle d'une *narration*.

Une narration est dans l'immense majorité des cas une narration d'événements situés dans le passé, mais il existe aussi, comme dans le roman de M. Butor *La Modification*, des narrations au futur. Une narration située dans le présent serait une contradiction dans les termes, un simple reportage concomitant aux événements choisis parmi tous ceux qui se présentent à l'observateur, au reporter, au « voyeur ». Un roman historique qui élit comme temps verbal central le \*présent dénude aussitôt la convention qui le porte – on a là un emploi *métaphorique* (expression de H. Weinrich) du \*présent, avec *réactualisation cursive*. (Durin, 1987, p. 536-537).

La succession de *situations*, d'événements inattendus et précipités que représente typiquement une narration s'appellera la *diégèse stricto sensu* ; dans certaines langues, elle mettra en œuvre un temps verbal spécial qu'on appelle souvent l'*aoriste*, ou le *narratif*. En français écrit littéraire, ce seront le \*passé simple et le \*passé antérieur, accompli correspondant au \*passé simple : « *Quand j'eus fini, je quittai la pièce* », et dans les narrations parlées ou écrites familières, le \*passé composé et le \*passé surcomposé, accompli correspondant au \*passé composé : « *Quand j'ai eu fini, j'ai quitté la pièce.* » La *diégèse stricto sensu* dans une nouvelle, un roman, un chapitre de roman, pourra démarrer après la description d'une *scène*, plus installée dans un temps détendu (sphère I) : *Le soir tombait. On frappa à ma porte. On appellera d'une façon générale l'ensemble situations + scènes* (sphère Ø + sphère I) la *diégèse élargie* : *Il sortit dans la cour. Il pleuvait.* La *diégèse stricto sensu*, suite de *situations*, pourra à tout moment s'interrompre pour laisser ainsi la place à une *scène* de la sphère I, et reprendre ensuite. On verra alors, en français écrit littéraire, alterner le \*passé simple ou le \*passé antérieur pour la sphère Ø et l'\*imparfait ou le \*plus-que-parfait pour la sphère I.

H. Weinrich appelle *commentaire* ce qui vient ainsi interférer avec la narration au sens restreint, ce qui vient s'immiscer dans ce qu'on peut appeler la *diégèse stricto sensu*. Mais ce commentaire (Christian Touratier lui donne le nom de *parenthèses*) n'est pas

d'une teneur unique, il peut ressortir à d'autres sphères que la sphère I : s'il concerne le temps long, l'habitus des personnages, leurs caractéristiques psychologiques, le cadre habituel où ils évoluent, par exemple, il se rapportera à la sphère II : « *Il sortit sur le balcon. C'était un garçon assez timide.* » Et s'il concerne des « vérités éternelles », s'il apparaît, par exemple, sous la forme d'un proverbe, ou d'une affirmation catégorique, c'est à la sphère III qu'il se rattachera alors : « *Il écouta ces trilles ravissants. Les rosignols ne chantent que la nuit.* »

Les temps verbaux rattachés à la sphère II resteront l'\*imparfait et le \*plus-que-parfait (*Il ventait souvent dans le coin. Les arbres y avaient pris généralement un air penché.*), mais dans les commentaires de la sphère III (sphère du gnomique), on ne trouvera dans la plupart des cas que le \*présent omnitemporel (*La girafe est un mammifère. Qui dort dîne.*). Quand deux actions s'articulent l'une sur l'autre, on pourra trouver d'autres temps (*Quand une poule a pondu, elle chante. Qui a bu boira.*)

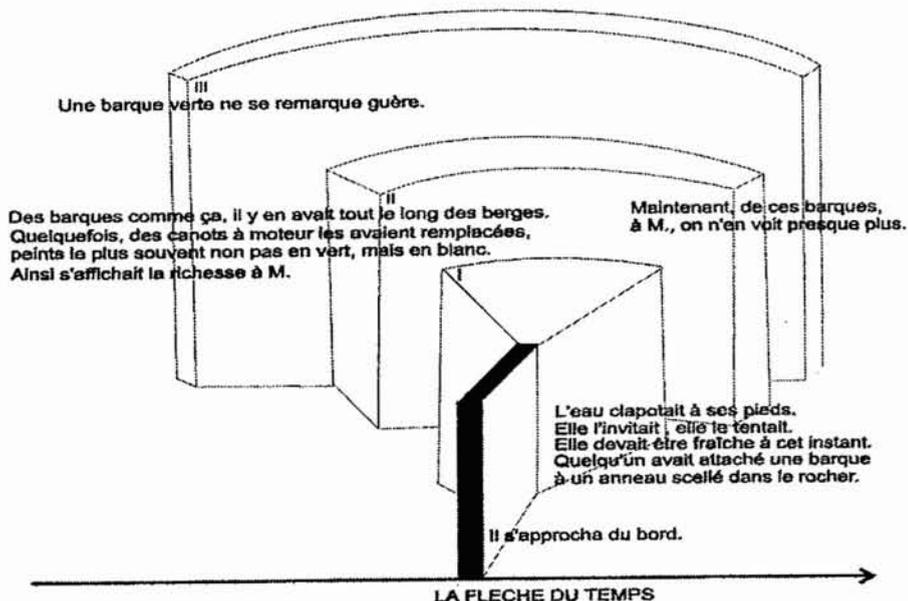
On a donc là une curieuse homothétie : ce ne sont pas les différents types de phrases (boulée, jetée, clivée, liée) que le système narratif met en œuvre, ce sont les différents espaces substrats qui, essentiellement au moyen des temps verbaux qui leur correspondent, mais pas uniquement par eux, loin de là, sont instrumentalisés afin que puisse être créé par le seul discours un *reflet* complet du monde, un monde en quatre dimensions (les trois dimensions de l'espace et la quatrième dimension, le temps).

Un diagramme construit à partir d'un petit texte *ad hoc* montrera pourquoi j'appelle *stéréolinguistique* mon approche des phénomènes langagiers. On s'étonnera et on ne s'étonnera pas de voir que le « cerveau discourant » fonctionne, *mutatis mutandis*, comme l'œil : premier plan avec focalisation possible sur un détail unique, arrière-plans diversement éloignés, diversement englobants, et « ciels » tendus derrière tout cela (les énoncés complètement délocalisés dans l'espace et le temps).

#### TEXTE-EXEMPLE

*Il s'approcha du bord. L'eau clapotait à ses pieds. Elle l'invitait, elle le tentait. Elle devait être fraîche à cet instant. Quelqu'un avait attaché une barque à un anneau scellé dans le rocher. Des barques comme ça, il y en avait tout le long des berges. Quelquefois des canots à moteur les avaient remplacées, peints le plus souvent non pas en vert, mais en blanc. Ainsi s'affichait la richesse à M.*

*Une barque verte ne se remarque guère. Maintenant, de ces barques, à M., on n'en voit presque plus.*



LE DIAGRAMME LOLA

L'aspectologue slavisant lambda attrape le hoquet. Où sont là-dedans le perfectif et l'imperfectif ? Dans quel pétrin allons-nous être fourrés ?

Ce qui se passe, c'est que le « perfectif » et tout ce qui s'y rattache n'a rien à voir avec l'aspect tel qu'il est ici présenté !

Dans un état ancien du russe, la langue fonctionnait en grande partie comme le français actuel, c'est-à-dire avec un \*présent, un \*imparfait, un \*aoriste (= un \*passé simple, avec absence de \*passé antérieur), des parfaits du passé, du présent et du futur (= \*plus-que-parfait, \*passé composé, \*futur antérieur), des \*futurs périphrastiques formés avec divers « auxiliaires », un \*futur antérieur, mais également avec de fréquentes associations entre deux verbes de sens voisins, l'un marqué comme sémelfactif et actuel, l'autre marqué comme itératif et inactuel ; il ne s'agissait cependant pas de couples imperfectif-perfectif.

On s'est retrouvé ensuite avec un nouveau système, complètement différent, qui avait perdu son ancien \*imparfait, son ancien \*aoriste, ses trois \*parfaits distincts l'un de l'autre, ses \*futurs péri-

phrastiques, mais qui présentait maintenant deux infinitifs pour désigner la même action, et il s'agissait bien, cette fois, de couples imperfectif-perfectif.

« Débrouillez-vous avec ça ! », a dit la langue. Bien sûr, le nouveau système ne s'est pas mis en place en un jour, ni sans difficultés, brouillages, égarements.

Ce qu'on remarque quand on traduit (correctement) du vieux russe en russe moderne, c'est que l'ancien \*aoriste est remplacé à peu près tout le temps par un *perfectif à la forme fléchie* (il est commode d'opposer la *forme fléchie* d'un verbe – différences marquées entre les genres, masculin, féminin et neutre, et entre les nombres, singulier et pluriel, *govoril, govorila, govorilo, govorili* – à sa *forme conjuguée* (différences marquées entre les personnes, *govorju, govoriš, govorit, govorim*, etc.).

D'où l'équation : *perfectif à la forme fléchie* = \*aoriste ancien.

Qu'est-ce qu'un aoriste ? Il en a été donné les définitions les plus variées. Je considère, comme Weinrich, par exemple, que c'est un *temps verbal* qui permet de mettre clairement en relief la diégèse *stricto sensu*, la « trame événementielle » de Touratier, le « premier plan » de ce même Weinrich, par rapport au commentaire de type I, II ou III, aux « parenthèses » de Touratier. Ça n'a donc rien à voir avec les aspects imminent, inaccompli et accompli.

Définition d'un temps verbal : c'est une forme du verbe qui inclut :

- une *époque* (passé, présent ou futur) ;
- une *sphère* (Ø, I, II ou III) ;
- et un *aspect* (imminent, inaccompli ou accompli).

Par exemple, *il sauta* est :

- un narratif (sphère Ø) ;
- « inaccompli » (aspect) ;
- du passé (époque).

Dans « *Kogda on pridët* » (sémelfactif), on a un narratif (sphère Ø) accompli (aspect) du futur (époque), soit « *Quand il sera arrivé* ». On doit ajouter comme quatrième formant de *il sauta, on pridët*, la personne (ici, la troisième personne du masculin singulier).

Hmmm ! Où est-ce qu'on va, comme ça ?

En définissant ce qu'était l'espace substrat de la sphère Ø, j'ai dit que c'était un espace substrat où le temps ne contenait originellement que quelques fractions de seconde, où l'espace était limité originellement à l'entité clou de la *situation*, ou même à une seule

des propriétés de cette entité. La *situation*, qu'on peut appeler aussi l'*événement*, ne s'élargit à rien d'autre ; elle marque un brusque changement qualitatif, une rupture de symétrie. Quand je suis en train de lire tranquillement, à mon habitude, près de ma fenêtre, je suis au cœur d'une *scène*. Si je prends un moment M et le moment suivant M+1, il y a symétrie par rapport à la ligne que je peux tracer pour les séparer : M+1 est le symétrique de M, lui ressemble autant que faire se peut. Mais si, à un moment N, mon chat me saute à l'improviste sur le dos, il n'y a plus symétrie entre N et N+1 : une *situation* nouvelle, un *événement* nouveau, fait que la symétrie n'existe plus. On passe ensuite soit à une nouvelle *situation*, soit à une nouvelle *scène*, où je ne lis plus, où je gronde et caresse mon chat, par exemple.

Voilà donc ce qu'est un aoriste. C'est un *temps verbal* chargé d'exprimer explicitement une rupture de symétrie, le passage d'une *scène* à une autre par le biais d'une ou plusieurs *situation(s)*. « *Il s'approcha du bord* », ça veut dire qu'avant il n'était pas au bord (scène 1), et que maintenant il est au bord (scène 2). Idem pour « *Il dormait. J'ai éternué, ça l'a réveillé. Maintenant, il me regardait d'un air furibard.* » On sait que le \*passé composé dans un contexte de passé est l'équivalent parlé du \*passé simple ; dans un contexte de présent, le \*passé composé est tout simplement un *accompli du présent*, soit actuel, scéniel, sphère I : « *Regarde ! J'ai cassé ton vase...* » soit inactuel, habituel, sphère II : « *J'aime ce studio. Quand j'ai refermé ma porte, je jouis d'un calme absolu* », soit gnomique, omnitemporel, sphère III : « *Quand on a trop bu, on ne se sent pas bien.* »

On trouve des aoristes typiques sous la forme d'onomatopées qui rendent bien l'instantanéité de la *situation*, comme dans l'exemple suivant : *Je marchais sur le trottoir, vrraaaoum ! une auto est passée à dix centimètres de moi. J'en tremblais encore cinq minutes après.* L'explicitation donnée ici après *vrraaaoum !* peut être donnée avant : « *Ce matin, j'ai failli me faire accrocher par une voiture. Je marchais sur le trottoir, vrraaaoum ! J'en tremblais encore cinq minutes après.* » Cette disposition rend plus visible encore la rupture de symétrie.

En russe, les aoristes de ce type sont bien connus : *Skok ! Pryg ! Šast' ! !* etc.

J'ai dit plus haut qu'originellement, les aoristes étaient des *indicateurs de situations*, et qu'ils désignaient donc des événements ponctuels introduisant une rupture de symétrie. Mais la fonction de

mise en relief de la diégèse *stricto sensu* a été dans certaines langues assez impérieuse pour provoquer une extrapolation de la forme *aoriste* même à des événements d'une certaine durée. En français, ça marche à tous les coups : *Il construisit un château. Ils vécutrent dix ans dans cette ignorance.* En russe, ça bloque (sauf pour certains verbes avec préverbe *po-* ou *pro-* et certaines exceptions comme *ostat'sja, zaderžat', zaderžat'sja...* cf. Guiraud-Weber, 1988, p. 67) quand on précise la durée avec *dolgo* ou une autre indication temporelle quelconque, *dolgoe vremja, s minutu, dva dnja, etc.* : *On podošël k ručju, napilsja i dolgo umyvalsja. Ce umyvalsja, qui est clairement un aoriste, est appelé par Maslov un « aoriste profond » [glubinnyj aorist], et par Lomov un « moteur événementiel d'aspect imperfectif » [sobytijnyj dvigatel' nesoveršennogo vida] (Maslov, 1975, p. 193 – Lomov, 1979, p. 16). J'ai parlé de ce genre d'aoristes dans mon article déjà ancien « Stases de consécution / stases de concomitance » (Durin, 1985). Ils se rencontrent même en français, on les appelle parfois des « imparfaits à la Flaubert » :*

« Spendius n'hésita pas ; et, s'appuyant sur l'idole, il décrocha le voile, qui s'affaissa par terre. Mâtho posa la main dessus ; puis il entra sa tête par l'ouverture, puis il s'en enveloppa le corps, et il écartait les bras pour le mieux contempler » (Flaubert, 1964, p. 98).

En anglais, il n'y a pas d'aoriste caractérisé ; en allemand, le tableau est très confus, et l'usage semble pouvoir varier d'un Land à l'autre, d'un locuteur à l'autre !

J'ai représenté par un diagramme la structure canonique d'un récit. On trouve au début une *stase* de présentation, avec des phrases d'existence (caractérisées par l'ordre « verbe d'existence + sujet du verbe » : « *Il était une fois un roi et une reine* » ; « *Žili-byli ded da baba* ») pour introduire les personnages et le chronotope (sphère II). Puis, tout de suite après, une autre stase, la description d'une *scène* actuelle, singulière, impliquant ces personnages, et qui peut occuper un certain temps (sphère I) : « *Un jour le roi chassait dans ses forêts.* » Mais le récit ne va commencer qu'avec l'irruption d'une *situation* en rupture avec cette *scène*, situation inscrite dans l'espace substrat représenté par la sphère Ø. Le récit va se poursuivre, interrompu de temps à autre par de nouvelles *scènes* (commentaire de type I), ou par des caractérisations de nouveaux lieux et de nouvelles figures (commentaire de type II, concernant l'habitus), ou par des considérations ressortissant à l'omnitemporel (commentaire de type III, concernant la gnose, les définitions, les savoirs communément répandus). Quand, en français, la narration se termine par une ultime stase, on peut rencontrer l'\*imparfait de clôture ou \*impar-

fait de rupture : « *Un mois plus tard il prenait le bateau pour Douvres et disparaissait à jamais.* »



Pourquoi dire d'un \*passé simple ou d'un \*passé composé en valeur de \*passé simple du français, d'un aoriste russe (c'est-à-dire d'une forme fléchie du perfectif, *uvidel, ponjal, priexal*, etc.), qu'il s'agit d'un « *inaccompli* » *situationnel du passé* ? Pourquoi donc ces guillemets ? C'est parce qu'en principe un situationnel ne peut être un inaccompli, il y a là une sorte de contradiction dans les termes. On a vu qu'originellement, un aoriste, ou narratif, ou situationnel (les trois termes s'équivalent) n'avait aucune épaisseur de temps : c'est la définition même de la *situation* qui l'implique. *Paf ! Plouf ! Bing ! Skok ! Pryg !* etc. C'est par un véritable coup de force que des procès ayant une certaine durée ont réussi à installer dans le paradigme de leur expression verbale une forme clairement aoristique permettant de bien dégager la diégèse *stricto sensu*. Ce coup de force n'a pas eu lieu dans toutes les langues, loin de là (cf. l'anglais), et dans les langues qui l'ont connu, on observe beaucoup d'exceptions, de résistances ; ainsi, en russe, en présence de l'adverbe *dolgo* [longuement, longtemps]. Les verbes qui ne peuvent désigner qu'un *état* protestent, même en français : la phrase « *Le vase contient douze litres* » a du mal à passer !

Comparons « *Il construisit un château* » et « *Quand il eut construit son château.* » On a bien envie de dire que *construisit* est un inaccompli, et *eut construit* un accompli. Illusion ! La première forme, ici, concerne l'instant ponctuel où la décision est prise, ou encore l'instant ponctuel où la construction commence. On a l'équivalence *Il construisit un château = Il décida de construire un château* ou *Il se mit à construire un château*. Mais on peut aussi considérer que *construisit* vise au contraire l'instant ponctuel où le château fut terminé. Ce qui donne : *Il construisit un château = Il mena à son terme la construction d'un château*. Deux autres exemples serviront de preuve :

*Esméralda dansa. Des badauds s'attroupèrent.*

*Esméralda dansa. Les badauds applaudirent.*

Dans le premier cas, l'« accompli » est un ingressif : *elle se mit à danser*. Dans le deuxième cas, c'est un résultatif : c'est l'instinct final qui est visé : *quand elle eut terminé sa danse*.

Prenons encore ces deux phrases :

*Il construisit un château. / Ils vécurent vingt ans dans cette ignorance.*

On peut dire :

*Quand il construisit son château...* (narratif, ponctuel ingressif ou résultatif)

Mais on ne peut pas dire :

*\*Quand ils vécurent vingt ans dans cette ignorance...*

On est obligé de « ponctualiser » l'action sur sa fin (accompli du narratif) :

*Quand / Après qu'ils eurent vécu vingt ans dans cette ignorance...*

Enfin, il suffit de mettre *kogda* devant un aoriste/narratif/situationnel russe pour que le sens d'accompli s'impose : *Kogda on ušël* ne veut jamais dire *Pendant tout le temps qu'il mettait à partir* ; le sens est toujours celui de *Quand il fut parti*. En français, on peut dire *Quand vous partirez, éteignez la lumière !*, il serait comique de dire *Quand vous serez parti, éteignez la lumière !*, mais des élèves de russe font souvent la faute d'employer *kogda vy ujdëte* [quand vous serez partis] à la place de *kogda vy budete uxodit'* [quand vous serez en train de partir]. Dans la phrase *Kogda vy ujdëte, drugie pridut*, les deux verbes sont clairement des aoristes/narratifs/situationnels du futur, le premier est un accompli, le second un « accompli ». Peu de langues, sans doute, ont comme les langues slaves des aoristes du passé et des aoristes du futur, capables de dégager la ligne diégétique *stricto sensu* aussi bien dans une époque que dans l'autre ! Le français n'a pas d'aoristes du futur caractérisés. La langue fait avec ce qu'elle a, et ça marche !

L'aoriste est donc un coup de force, une extrapolation que toutes les langues n'ont pas pu s'offrir nonobstant ses évidents avantages : ceux d'une belle diégèse *stricto sensu*, nette comme une raie au milieu !

Or, ce qu'on appelle le *perfectif* dans les langues slaves représente un autre coup de force, une autre extrapolation, un autre enfant accouché aux forceps !

Levons ici le suspense annoncé.

Quand on compare d'un côté l'aoriste et l'\*imparfait du français (*je parlAI – je parlAIS ; il parla – il parlAIT*), de l'autre l'aoriste et l'\*imparfait du vieux slave (*az glagolAX – az glagolAAX ; ta glagola – ta glagolAASE*), on voit que la différence entre aoriste et \*imparfait se marque avec la désinence, même s'il peut y avoir des alternances consonantiques à la fin de la base (Vaillant, 1948, p. 219-227). À noter qu'entre l'aoriste, temps verbal vidé du temps, et l'\*imparfait, temps verbal qui en contient, c'est le morphème <a> qui a été injecté. Dans la représentation temporelle en russe, le phonème /a/ possède une charge sémantique importante : d'une façon assez générale, comme morphème, il confère une certaine épaisseur de temps aux formes où il apparaît.

Prenons maintenant l'aoriste et l'\*imparfait du russe actuel : *ona NAPIsala – ona PISala* (*elle écrivIT – elle écrivAIT*).

C'est effectivement gros comme le nez au milieu de la figure ! En russe, les marqueurs en question se trouvent non plus dans la désinence, mais dans la base.

Catastrophe ! (Façon de parler !) Comment faire pour qu'à partir de *pisal – napisal*, la langue ne se jette pas dans la brèche, ne crée pas deux infinitifs, *pisat' – napisat'*, deux impératifs pour chaque personne, *piši – napiši*, deux formes conjuguées pour chaque personne, *ja pišu – ja napišu ; ty pišeš – ty napišeš*, etc., et tous les autres couples possibles ? Comment empêcher que se répande le « virus aoristique » autrefois maintenu, contenu, dans *napisal*, forme de \*passé composé qui avait remplacé l'ancien aoriste vieux-russe comme le \*passé composé *il s'est approché* a remplacé dans le français vivant le \*passé simple *il s'approcha* ? Au lieu d'enfants uniques, on a à chaque fois (ou presque) des jumeaux, et l'un des deux, à chaque fois, est porteur du virus ! Deux infinitifs, deux impératifs, deux participes passés actifs, deux participes passés passifs, etc. C'est l'état de la langue aujourd'hui, mais les choses ne se sont pas faites en un jour, et il y a eu des époques d'embrouillamini monstrueux, de confusion hallucinante.

En français parlé, quoi qu'on dise, le \*passé composé, d'abord accompli actuel/scénial du présent a complètement éliminé et parfaitement remplacé l'ancien \*passé simple, qui était un narratif « inaccompli » du passé. Et c'est bien ce qu'est devenu le \*passé composé dans un contexte de passé situationnel (sphère Ø) : un narratif/situationnel/aoriste « inaccompli » du passé : « *Hier, j'étais dans ma chambre, le chat a volé un bout de lard sur la table de la cuisine et il s'est sauvé avec.* » L'accompli correspondant devrait être un \*passé surcomposé *Quand il l'a eu volé*, mais il faut recon-

naître que ce temps verbal est bien lourd, qu'on l'évite le plus possible, et que bien souvent il n'a même reçu aucune physionomie légitime dans le français parlé. En français littéraire, on peut opposer *il se sauva* (narratif « inaccompli » du passé) et *quand il se fut sauvé* (narratif accompli du passé) ; mais peut-on opposer \**quand il s'est eu sauvé* à *il s'est sauvé* ? Même pour un verbe aussi fréquent que *entrer*, on peut opposer *quand il fut entré* à *il entra*, mais plus difficilement *quand il a été entré* à *il est entré*. Les oppositions, ici, se neutralisent. La langue a donc perdu en richesse et en lisibilité pour ce qui est du récit, mais elle a gagné en simplicité : les formes du \*passé composé, et même celles du \*passé surcomposé (*il a feint, nous avons cousu, vous avez cousu, ils ont considéré, quand vous avez eu cueilli les pommes*) sont plus faciles à construire et à retenir que celles du \*passé simple et du \*passé antérieur (*il feignit, nous cousîmes, vous cousîtes, ils considérèrent, quand vous eûtes cueilli les pommes*).

En français (et dans d'autres langues romanes) comme en russe (et dans d'autres langues slaves) un \*passé composé a remplacé un \*aoriste, mais dans le premier cas le phénomène ne concernait que des morphèmes désinentiels, alors que dans le second c'est la base même qui a été touchée. D'où ce phénomène si particulier qu'on appelle *aspect verbal* dans les langues slaves et que ni les slavistes, ni les non slavistes n'avaient jusqu'à présent cerné correctement, qu'il s'agisse de la simple description des temps verbaux ou de leur fonctionnement.

*Nolens volens*, les « nouveaux jumeaux » ont dû se répartir les anciennes tâches dans le système qui opposait maintenant l'aspect perfectif – pour moi, les formes ressortissant d'une façon ou d'une autre au situationnel, à la sphère  $\emptyset$  – à l'aspect imperfectif – qui ressortit d'une façon ou d'une autre aux autres sphères (il faut noter que cette notion d'« aspects » est assez récente en slavistique, et qu'elle a longtemps interféré avec les notions de « phases de l'action » – phase initiale, continuation, terminaison, et de « modalités d'action », ce qu'elle continue de faire actuellement et massivement, souvent de façon caricaturale, chez les spécialistes des langues autres que slaves).

Il est vain de rechercher un invariant pour ce qui est appelé maintenant le perfectif, ou l'imperfectif. À chaque espace substrat correspondent tels ou tels emplois spécifiques. L'aoriste du vieux slave et du vieux russe exprimait, on l'a vu, un « inaccompli » situationnel du passé et permettait de dégager la ligne diégétique de la

narration. Les procès successifs choisis pour construire cette ligne ressortissent à la sphère  $\emptyset$  (espace substrat situationnel, diégèse *stricto sensu*) ; ce sont donc des *actuels*, ils se situent sur un point précis ou une portion précise de l'axe chronométrique (*il entra* : on pourrait dire à quelle heure ; *il construisit un château* : on pourrait dire quel jour commença la construction, ou quel jour elle se termina). Ils peuvent, on l'a vu, s'accompagner d'un commentaire soit actuel (type I), soit inactuel (type II), soit intemporel (type III) : *Quand je l'ai vu, il était en train de tailler un crayon* – commentaire de type I ; *Quand je l'ai connu, il construisait un château / il était en train de construire un château* – commentaire de type I ; *Quand je l'ai connu, il conduisait un taxi* – commentaire de type II, inactuel). L'inactuel, c'est quand il y a des « trous » entre les procès considérés : *Il se baignait fréquemment sur cette petite plage*. Le plus souvent, ces « trous » sont fondés sur le rythme circadien, les nuits interrompant l'activité diurne.

Le perfectif a hérité des propriétés de l'aoriste, en particulier de sa « punctitude », de son absence de durée. Il ne pourra donc pas exprimer un \*présent actuel (action en cours, sphère I) quand on va le conjuguer, quand on va lui donner ce qu'on a appelé la forme conjugquée : *ja napišu, ty napišeš*, etc. Or, l'ancien système n'avait pas de futur non périphrastique, le casier, ou le « tiroir », était vide. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir la forme conjugquée venir occuper ce casier vide : *j'écrirai, tu écriras*, etc. Mais on ne s'étonnera pas non plus de constater qu'il ne s'agira alors que de la sphère  $\emptyset$ , et que la forme conjugquée sera un « inaccompli » situationnel du futur, c'est-à-dire un aoriste du futur, apte à mettre en évidence une diégèse *stricto sensu* installée dans l'époque futur. Précédée de *kogda*, cette forme conjugquée révélera sa « punctitude » par le simple fait qu'en français, par exemple, on devra si l'on veut éviter toute ambiguïté la traduire par un \*futur antérieur : « *Kogda ty otkroeš konvert, ty pročteš pis'mo vslux* » [Quand tu auras ouvert l'enveloppe, tu liras la lettre à haute voix]. Le français n'a pas d'aoriste du futur caractérisé correspondant à l'aoriste du passé qu'est le \*passé simple ; il n'a pas non plus d'accompli de l'aoriste du futur comme il a cet accompli de l'aoriste du passé qu'est le \*passé antérieur : *Il eut mangé son bifteck en deux minutes*. Les langues slaves sont peut-être les seules au monde à posséder le moyen simple de mettre en relief la diégèse *stricto sensu* dans l'époque futur.

Pour ce qui est des sphères I, II et III, la forme conjugquée ne peut pas exprimer le futur, elle retrouve, en quelque sorte, sa valeur

d'avant l'opposition « perfectif-imperfectif » d'expression de l'inaccompli, de l'action en cours, mais ne peut exprimer (sauf rares exceptions, du genre *A on kak vstanet...*) qu'une action itérative : c'est ce que les grammairiens russes appellent *nagljadno-primernoje značenie* [l'exemplification visualisante].

Étant donnée l'importance de la terminologie grammaticale, je propose d'appeler :

– l'« aspect » perfectif *la vision (ou le traitement) aoristique*, en russe *aorističeskij aspekt*

– l'« aspect » imperfectif *la vision (ou le traitement) neutre*, en russe *nejtral'nyj aspekt*

– l'*aspect imminent* devient en russe *imminentnyj vid*

– l'*aspect inaccompli* devient en russe *imperfektnyj vid*

– l'*aspect accompli* devient en russe *perfektnyj vid*.

*Načat', stat', prodolžat', končit', etc.* (*commencer de, se mettre à, continuer de, finir de, etc.*), sont des *verbes de phases* qui n'ont rien à voir avec l'aspect.

Le *sémelfactif* et l'*itératif (itératif-duratif)* sont des modalités *quantitatives* de l'action.

On peut appeler le *conatif* et le *résultatif* des modalités *téliques (telos, le but)* de l'action.

## BIBLIOGRAPHIE

BALLY, Charles. 1941. « Intonation et syntaxe » in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 1, Genève, Société genevoise de linguistique.

BALLY, Charles. 1965. *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, Éditions Francke, 440 p.

DURIN, Jean. 1983. « Critique de la théorie de l'aspect chez A. V. Bondarko » in *III<sup>e</sup> Colloque de linguistique russe*, Aix-en-Provence, 15, 16 et 17 mai 1981, Paris, Institut d'études slaves, Bibliothèque de l'Institut d'études slaves, tome LXV, p. 85-99.

DURIN, Jean. 1985. « Stases de concomitance / stases de consécution » in *II<sup>e</sup> Colloque franco-bulgare de linguistique contrastive*, Paris, Institut d'études slaves, p. 101-126.

DURIN, Jean. 1987. « Sémelfactif / itératif / gnomique en aspectologie », *Revue des études slaves, Mélanges Jacques Veyrenc*, Paris, Institut d'études slaves, p. 535-545.

DURIN, Jean. 1997. « Intonation et figement » in *La locution : entre lexique, syntaxe et pragmatique. Identification en corpus, traitement, apprentissage*, Publications de l'INALF, collection Saint-Cloud, Paris, Klincksieck, p. 149-169.

- FLAUBERT, Gustave. 1964. *Salammbô*, Paris, Garnier-Flammarion.
- GUITRAUD-WEBER, Marguerite. 1988. *L'aspect du verbe russe (Essais de présentation)*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 131 p.
- HÉRAN, François. 1987. « La seconde nature de l'habitus », *Revue française de sociologie*, XXVIII-3, juil.-sept. 1987, Paris, Éd. du CNRS, p. 385-416.
- LOMOV, A.M. 1979. *Temporal'nye sredstva russkogo jazyka i ix funkcional'nye svjazi* [Les moyens d'expression du temps en russe et leurs relations fonctionnelles], Voronež, Izdatel'stvo Voronežskogo universiteta, kn. 2.
- MASLOV, Ju. S. (red.) 1962. *Voprosy glagol'nogo vida. Sbornik* [Questions concernant l'aspect verbal, Recueil de textes], Moskva, Izdatel'stvo inostrannoĭ literatury.
- MASLOV, Ju. S. 1984. *Očerki po aspektologii* [Essais aspectologiques], Leningrad, Izdatel'stvo Leningradskogo universiteta.
- THOM, René. 1983. *Paraboles et catastrophes*, Paris, Flammarion, collection Champs, n° 186, 191 p.
- TOURATIER, Christian. 2000. « Le récit, essai de définition linguistique » in *Cercle linguistique d'Aix-en-Provence, Centre des sciences du langage, Travaux 15, Le récit*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, p. 11-22.
- VAILLANT, André. 1948. *Manuel du vieux slave*, tome I, *Grammaire*, Paris, Institut d'études slaves, collection de manuels édités par l'Institut d'études slaves – VI, 369 p.
- VEYRENC, Jacques. 1980. *Études sur le verbe russe*, Paris, Institut d'études slaves, Bibliothèque de l'Institut d'études slaves, tome LVI.
- WEINRICH, Harald. 1973. *Le temps. Le récit et le commentaire*, Traduction de Michèle Lacoste (original : 1964), Paris, Éditions du Seuil, 334 p.

## ANNEXE

Tableau général des temps de l'indicatif

SPHÈRES	TRAITEMENT DE L'ACTION		
	PASSÉ	PRÉSENT	FUTUR
III OMNITEMPOREL (DÉFINISSEURS)	∅	IMMINENT	∅
		INACCOMPLI	
		ACCOMPLI	
	EXEMPLARISATION (" ZOOM ")		
II INACTUEL (CARACTÉRISATEURS)	IMMINENT	IMMINENT	IMMINENT
	INACCOMPLI	INACCOMPLI	INACCOMPLI
	ACCOMPLI	ACCOMPLI	ACCOMPLI
	EXEMPLARISATION (" ZOOM ")		
I ACTUEL (DESCRIPTEURS)	IMMINENT	IMMINENT	IMMINENT
	INACCOMPLI	INACCOMPLI	INACCOMPLI
	ACCOMPLI	ACCOMPLI	ACCOMPLI
	EXEMPLARISATION (" ZOOM ")		
∅ SITUATIONNEL (NARRATIFS)	IMMINENT	IMMINENT  ∅ ACCOMPLI	IMMINENT
	« INACCOMPLI »		« INACCOMPLI »
	ACCOMPLI		ACCOMPLI
	PAS D'EXEMPLARISATION		